

I. A.

# SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTRÉAL

## SOMMAIRE

I Au prône. Offices de l'Eglise. Titulaires d'églises paroissiales.—  
 II Prières des Quarante-Heures. — III Le carême à la cathédrale.—  
 IV Le carême à Notre-Dame. — V Un prêtre canadien centenaire.—  
 VI L'aide à nos soldats. — VII Itinéraire de la visite pastorale pour  
 1919.

## AU PRONE

Le dimanche 13 avril

On annonce :

Les divers offices de la semaine;

**La collecte de vendredi pour les lieux saints;**

**Dans le diocèse de Joliette**, la collecte, le jour de Pâques, pour les séminaristes.

NOTE. — C'est le samedi saint, à midi, qu'on remplace l'Angelus par le Regina coeli (toujours debout); ceux qui ne le savent pas par cœur, peuvent gagner les indulgences en continuant de réciter l'Angelus (debout jusqu'à la Trinité).

## OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche 13 avril

*Après l'aspersion, bénédiction, distribution, et procession des rameaux.*

*On tient son rameau à la main pendant la procession et à la messe pendant (la lecture ou) le chant de la Passion et de l'évangile.*

Messe du dim. des Rameaux, **semi-double** (privil. contre tout office de 1e cl.); une seule oraison; (lecture ou) chant de la Passion (selon S. Matthieu); préf. de la Croix.—Aux vêpres; hymne **Vexilla Regis** (à genoux pendant la 6e strophe **O Crux ave**), v. **Eripe me**; au **Magnif.**, ant. **Scriptum est**.

NOTE. — *La Passion* (selon S. Marc) se lit le mardi et (selon S. Luc) le mercredi.

### Le jeudi 17 avril

Office du JEUDI SAINT, double de 1e cl.; messe propre (avec consécration des saintes huiles, dans les cathédrales); procession au reposoir, vêpres et dépouillement des autels; en quelques églises, on fait, ou le matin, ou le soir, le lavement des pieds.

*Après la messe du jeudi saint jusqu'à la communion de celle du samedi saint, les fidèles ne peuvent communier à l'église, ni dans aucune chapelle; mais seuls les malades en danger de mort (non par dévotion en dehors du danger de mort).*

Dans les chapelles (publiques ou semi-publiques) où l'on ne fait pas d'office, on garde le S. Sacrement au tabernacle jusqu'au soir. On le transporte alors dans un tabernacle retiré (à la sacristie, si possible) d'où on ne le rapporte que le samedi (après la messe).

### Le vendredi 18 avril

Chant (ou lecture) de la Passion (selon S. Jean); oraisons diverses; découvremment et adoration de la croix; procession et messe des présanctifiés.

### Le samedi 19 avril

Bénédictio du feu nouveau, des grains d'encens et du cierge pascal; (lecture ou) chant de 12 prophéties (et bénédiction de l'eau dans les églises cathédrales et paroissiales); litanies des saints spéciales (chaque invocation répétée) et messe double de 1e cl.; une seule oraison, préface de Pâques.

*Le samedi saint, les fidèles peuvent recevoir la communion à la messe, ou après la messe, mais non avant.*

NOTE. — C'est le samedi saint, à midi, qu'on remplace l'Angelus par le Regina coeli (toujours debout); ceux qui ne le savent pas par cœur, peuvent gagner les indulgences en continuant de réciter l'Angelus (debout jusqu'à la Trinité).

## TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES

### Le dimanche 20 avril

Tous les titulaires dont l'office tombe du 8 mars au 18 mai, n'auront leur solennité qu'à le IVe dimanche après Pâques, le IIe et le IIIe dimanche étant occupés par les solennités de l'Annonciation et de saint Joseph. J. S.

## PRIERES DES QUARANTE-HEURES

Mardi 15 avril — Nazareth.  
 Samedi 19 " — Hospice Gamelin.

## LE CAREME A LA CATHEDRALE

QUATRIÈME DIMANCHE

**M** l'abbé Rosaire Caron, aumônier à Saint-Vincent-de-Paul, a prêché, dimanche dernier, le quatrième sermon de la station quadragésimale. L'évangile du jour, sujet à traiter, raconte le miracle de la multiplication des pains. En fait, il y a deux sortes de pain, dont se nourrit le chrétien : le pain matériel, le bon pain de froment, et le pain spirituel, l'Eucharistie. M. le prédicateur, dans son commentaire du texte sacré, entend parler de l'un et de l'autre. Ce n'était pas la première fois que M. l'abbé Caron paraissait dans la chaire de la cathédrale. Il s'y trouvait évidemment à l'aise. Dans une langue très littéraire, pleine d'images et riche d'harmonie, il a savamment exposé sa page d'évangile, en la soulignant de réflexions heureusement appropriées aux besoins de la société contemporaine. Sa voix, très douce et bien nuancée, ne nous a pas paru répondre pleinement, par moments, aux exigences du vaste édifice qu'est celui de la cathédrale. Il fallait être en bonne place pour pouvoir le suivre parfaitement. Mais alors, c'était tout profit. Son argumentation nette et claire, sa phrase élégante, son geste naturel, sa diction très sûre et bien marquée ont heureusement impressionné ses nombreux auditeurs.

Le présent dimanche, a-t-il expliqué, se distingue entre tous les autres, dans les cérémonies de l'Eglise, par le caractère joyeux de ses offices liturgiques. N'en cherchez pas d'autre raison, a-t-il ajouté, que le bonheur avec lequel l'Eglise notre mère voit accourir à sa table la multitude de ses enfants. Elle presse les apprêts du repas, étend ses nappes blanches, remplit, comme des corbeilles, ses ciboires d'un pain de mira-

elle qui doit propulser dans nos veines les saintes énergies de la grâce et de la vertu. En proie à cette émotion, elle se complait dans le souvenir, très approprié, de la multiplication des pains par Notre-Seigneur et elle nous invite à méditer avec elle ce feuillet de l'évangile.

Le prédicateur nous raconte les détails du miracle. Ce miracle de la prodigalité divine est mieux, dit-il, qu'un souvenir, c'est une actualité, une présence réelle. Convives de sa table, nous devons à Dieu deux pains qu'il multiplie chaque jour pour notre rassasiement. Ce sont le pain de froment et le pain eucharistique.

La question du pain matériel est de tous les temps. Elle suscite évidemment aujourd'hui les sollicitudes les plus hautes et les plus augustes, comme aussi les plus violentes et les plus révolutionnaires. Nous savons, nous chrétiens, que la solution du problème doit être cherchée en Dieu, sans quoi il devient une énigme. Or Dieu nous apprend que le pain est sacré. Il a établi la religion du pain et en a réglementé l'usage. Dans le récit évangélique qui nous occupe, Jésus est représenté comme s'occupant de la faim de la multitude. C'est là une sorte d'épiphanie de la Providence. D'une façon moins visible, mais non moins vraie, Dieu, par sa Providence, a les yeux sur nos appétits. Sa main s'ouvre au moment opportun pour répandre sur toute créature ce qu'il faut à sa subsistance. — Dans cette distribution, l'homme n'est pas oublié. Notre vie corporelle ne vaut-elle pas celle de l'oiseau ? Après les créatures spirituelles, en effet, rien n'est plus noble que notre corps. Le prédicateur énumère alors ces titres de noblesse du corps humain, notamment quand ce corps est celui du chrétien, et conclut que Dieu ne peut pas être indifférent au pain qui est l'aliment de ce précieux organisme. Il développe ensuite les lois qui dé-

termineront l'usage du pain d'après la volonté divine. Ce pain il faudra d'abord le demander. En prenant les cinq pains d'orge, Jésus a rendu grâces au ciel et la prière qui a monté de son cœur fut sans doute celle qu'il nous a apprise: "Donnez-nous aujourd'hui notre pain." Si attentif que soit Dieu à nos besoins il prescrit cet acte de soumission sans lequel serait interrompue la correspondance nécessaire entre celui qui fait les blés mûrs et celui qui s'en nourrit: il faut demander pour récolter. Pour récolter on devra aussi creuser les labours et semer le grain, travailler et gagner son pain. Observons que Notre-Seigneur ne crée pas les pains de toute pièce. Il les multiplie. Il utilise l'apport de nos efforts personnels. Aide-toi, le ciel t'aidera! Le pain sera le fruit d'un honnête travail. Rien ne dispense du travail, pas même la richesse. Celui qui ne travaille pas, qu'il ne mange pas! Le travail et le pain sont corrélatifs et non pas inverses, comme le voudraient plusieurs qui ne cherchent qu'à augmenter le pain, mais en diminuant, jusqu'à le supprimer, l'effort. En soupesant les pains d'orge, Jésus savait ce qu'ils coûtaient de labeurs. Il n'a pas fait le miracle de se dispenser du travail. Durant dix-huit ans de sa vie, dans l'humilité d'une boutique, il gagna son pain à la sueur de son front. Le pain veut être partagé. Aussi l'enfant de notre évangile cède-t-il ses pains pour le miracle. Le prédicateur parle des inégalités de la fortune, inévitables comme les inégalités de la santé et des talents chez les individus humains. La religion du pain décerne que ce que nous avons en superflu, nous le devons par charité aux autres. Ceux qui ont "plus de diners que d'appétits doivent en céder à ceux qui ont plus d'appétits que de diners". La loi du pain dispose donc de notre superflu. Enfin, elle flétrit le gaspillage. Jésus, lorsque tout son monde est rassasié, envoie ses apôtres recueillir les morceaux épars, "pour que

rien ne se perde". Soyons reconnaissants à l'évangile de cette leçon de prévoyance, de ce précepte d'économie. Dans une ère de luxe à contre-sens, dans un pays où la terre est féconde comme un paradis recouvert, l'économie est une vertu que l'on serait trop porté à oublier.

La multiplication des pains en visait une autre. Notre-Seigneur avait donné cette leçon de choses pour préparer les esprits à l'Eucharistie. Quand, dans ses mains, il tenait les cinq pains d'orge, son regard attendri percevait, à une année de distance, le pain de son corps. Dès le lendemain, il mit à jour sa pensée. Il dit à la foule qui avait repris à le suivre: " Vous venez à moi parce que j'ai nourri votre corps. Cherchez plutôt le pain du ciel. Le pain du ciel, c'est ma chair. Celui qui mange ma chair a la vie. Celui qui ne la mange pas n'a pas la vie. " L'Eglise non plus ne sépare pas les deux pains. Dans la liturgie de la messe, le *Pater* voisine avec l'*Ecce Agnus Dei*. A mesure que la préoccupation des vivres gagne du terrain, pour que l'âme ne soit pas négligée d'autant et ne subisse le poids de la chair, l'Eglise imprime un élan plus vigoureux vers le pain de l'âme. Consciemment ou non, nous sommes des affamés de Dieu. Notre âme ne peut trouver son rassasiment qu'en lui. Il a creusé dans l'âme des appétits qui sont des abîmes, lorsque par le baptême il y a infusé la vie divine. Cette vie de la grâce subit les conditions de toute vie contingente, elle grandit ou diminue. Pour se conserver dans notre argile, il faut qu'elle soit en relations fréquentes avec l'indéfectible foyer de vie. Les pains d'orge entre les mains de Jésus calmèrent la faim de milliers de personnes. Quel pain apaisera la faim divine de l'humanité ? Au soir du jeudi saint, à l'heure du repas, les apôtres déposent sur la table le pain, versent dans une coupe le vin. C'est

l'humble apport de notre indigence ! Jésus laisse tomber une parole sur cette offrande et tout est consumé. Alors, sur la nappe, il n'y a plus de pain. Mais la nappe sainte n'est pas vide. Où avaient été déposées les humbles glanures de la terre, il y a en échange la chair de Jésus ! Ne demandons pas comment la substitution s'est faite. Avant le miracle de la multiplication on pouvait objecter que cinq pains ne peuvent nourrir cinq mille hommes. Quand le miracle est fait, même s'il s'arrange plus ou moins avec nos théories sur l'espace et sur la nature des substances, il n'y a plus place aux commentaires. On goûte et on adore ! Et, pour que dans l'avenir la nourriture ne fasse pas défaut à notre faim, Dieu a trouvé le moyen que les corbeilles ne soient jamais vides. Les apôtres avaient été chargés de distribuer les pains multipliés et de recueillir les parcelles. C'était l'ébauche du sacerdoce. Quand il aura livré le pain de son corps il dira aux mêmes : "Faites ceci en mémoire de moi." Et des prêtres seront assurés à l'Eglise. La présence de Dieu n'abandonnera plus la terre. Le pain ne manquera plus aux âmes affamées. Une marche solennelle de prêtres aura commencé et ne devra finir qu'à la consommation dernière. A leur passage on ouvrira son âme et son cœur pour recevoir la prodigalité de leurs dons. Car ils portent dans leurs mains la chair et le sang de Dieu. Nourris par cette chair, nourris aussi par le pain, l'âme saine et le corps vaillant, les fidèles rendront grâces par leurs oeuvres à celui qui les comble ici-bas et qui prépare pour là-haut un rassemblement plus complet, un festin que l'Ecriture appelle le repas du soir, dont Dieu sera le mets, non en figure, non sous des voiles, mais tel qu'il réjouit les cieux, et où ils seront, où nous serons tous, les convives. Ainsi soit il.

E.-J. A.

## LE CAREME A NOTRE-DAME

QUATRIÈME DIMANCHE



PRES avoir étudié Notre-Seigneur dans son coeur, dans sa doctrine et dans ses actes, tels que nous les montre l'évangile, le Père Ferrand, ce quatrième dimanche du carême, a voulu nous faire voir le bon maître dans son oeuvre qui est l'Eglise. Voici l'analyse de ce sermon.

Jésus-Christ, remonté au ciel après avoir opéré dans son sang la rédemption du monde, se survit ou mieux se continue sur la terre dans son oeuvre, l'Eglise, avec laquelle il a promis de demeurer jusqu'à la fin des temps. Voir quel lien unit le Christ à son Eglise et admirer, dans la vie de l'Eglise, la vie même de Jésus, ce sera faire un pas encore vers une plus parfaite intelligence du divin maître.

Si nous ouvrons les admirables lettres de saint Paul, nous y trouvons, parfaitement mise en lumière, cette connexion entre Jésus et son oeuvre. L'Eglise est un corps dont Jésus-Christ est la tête et dont nous sommes individuellement les membres. Si, pour saint Paul, " le christianisme, c'est la vie en Jésus, c'est aussi la vie dans l'Eglise, chacun y a sa place, comme les membres dans un corps".

Pour que règnent l'ordre et l'harmonie dans l'Eglise l'union étroite est nécessaire de tous les membres entre eux et avec le Christ, comme aussi est nécessaire la soumission absolue des uns par rapport aux autres, tous étant d'ailleurs soumis au Christ de qui découle la vie du corps tout entier.

En considérant les obstacles auxquels l'Eglise a dû faire face pour s'établir ici-bas et s'y développer, on sent en elle cette vie débordante qui vient du Christ, la réalité de sa présence divine permanente et vivifiante. A la fin du second siècle, l'Eglise est enracinée partout, à tel point que Tertullien pouvait dire fièrement aux païens de son temps : " Nous sommes d'hier, et nous remplissons vos cités, vos maisons, vos



places fortes, vos municipes, vos conseils, les camps, les tribus, les décuries, le palais, le sénat, le forum; nous ne vous laissons que vos temples. Si nous nous séparions de vous, vous seriez effrayés de votre solitude, d'un silence qui paraîtrait la stupeur d'un monde mort. " Et pourtant, que de luttes effrayables, de tous genres, pour l'Eglise, durant ces deux premiers siècles! Sans doute, diverses causes, plus ou moins secondaires, peuvent avoir préparé le terrain à cette rapide extension du christianisme. Mais on ne doit pas les exagérer.

Les obstacles sont tels qu'on ne s'étonne pas d'entendre saint Thomas d'Aquin proclamer miracle de premier ordre cette conversion du monde. On a peine en effet, à s'imaginer les difficultés extrêmes que rencontra la doctrine chrétienne, avec tous ses grands mystères et son " scandale de la croix ", pour s'implanter dans les esprits. Et quand à cela on joint les impérieuses exigences de la morale, le trouble jeté par l'adoption de la religion nouvelle au sein des familles et de la société, plus encore, les persécutions sanglantes qui font " du candidat au christianisme un candidat au martyre ", alors on est obligé de reconnaître que ce grain de sénévé devenu, malgré tout, un grand arbre, possédait nécessairement une puissance d'expansion, une énergie vitale extraordinaire. C'est Jésus-Christ qui vit dans son Eglise.

Et depuis vingt siècles, la tempête, sous une forme ou sous une autre, ici ou là, n'a presque pas cessé de sévir contre l'oeuvre du Christ. Les hommes ennemis de Dieu et les puissances de l'enfer se sont ligués pour monter à l'assaut de ce roc inébranlable sur lequel Jésus-Christ a fondé son Eglise, mais en vain. Ne nous étonnons pas de ces luttes. L'Eglise est militante ici-bas. Gardons confiance malgré ces attaques même violentes. Elle ne peut périr. Le Christ est avec elle, en elle! Soyons fiers de lui appartenir, d'être les membres de ce grand corps dont Jésus-Christ est la tête!

E.-J. A.

## UN PRETRE CANADIEN CENTENAIRE

**L**E Père Damase Dandurand, de la congrégation des Oblats — le premier Canadien entré chez les Oblats — a célébré le mardi, 25 mars dernier, dans la cathédrale de Saint-Boniface, son centenaire de naissance. C'est le dimanche, 23, que tombait juste son centième anniversaire. Mais, afin de permettre au clergé d'assister à cette messe extraordinaire d'un homme de cent ans, on avait retardé deux jours. Rien ne pressait d'ailleurs, l'excellent Père Dandurand étant encore très bien portant. Il y a quelque dix ans, croyons-nous, on avait annoncé sa mort, par mégarde bien entendu, et nous avons reproduit cette annonce, avec la meilleure foi du monde, dans la chronique mensuelle que nous rédigeons alors dans le *Propagateur*. Le vénérable nonagénaire du temps nous écrivit lui-même la plus aimable des lettres pour nous dire que, non seulement il était encore bien vivant, mais qu'il avait toujours bonne envie de vivre. Et vraiment, il le prouve bien!

Cent ans, c'est un bel âge! Nous savons qu'on a dit déjà : " Oui, pour ceux qui ne l'ont pas! " Pardon, il faut s'entendre. C'est un bel âge aussi pour ceux qui l'ont! Aux innombrables félicitations qu'on a adressées de partout à ce plus que vénérable jubilaire, nous nous permettons de joindre respectueusement les nôtres. D'ailleurs, nous le devons, pensons-nous, à un titre spécial. Le Père Dandurand est né le 23 mars 1819, à Laprairie, où son père, était notaire. Il a étudié à l'ancien collège de Chambly — comme un peu plus tard le regretté Père Lajoie, dont nous parlions ici il y a quinze jours, mort à 93 ans —. Il a reçu tous les ordres dans l'ancienne cathédrale Saint-Jacques, au coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis, à Montréal. Il y fut en particulier ordonné

prêtre, à 22 ans, le 5 septembre 1841, par Mgr Gaulin, évêque de Kingston, de passage à Montréal. C'est Mgr Bourget, notre grand évêque, qui l'a donné aux Oblats le 2 décembre 1841. En conséquence de tout cela, et bien qu'il ait exercé le ministère à Ottawa surtout et dans l'Ouest pendant ses trois quarts de siècle de vie active, le Père Dandurand est un peu des nôtres. Nous le réclamons comme tel pour notre légitime part, et nous comptons bien qu'on ne nous chicanera pas à ce sujet. Quand un homme s'obstine ainsi à vivre jusqu'à dépasser son siècle, il mérite d'avoir des amis partout, parmi les plus jeunes naturellement.

Les vues de Dieu sont toujours mystérieuses. Pourquoi nous a-t-il laissé la consolation de garder si longtemps, dans les rangs du clergé canadien, ce vétéran d'un autre âge? Ne serait-ce pas pour bien montrer que nous avons, nous aussi—comme il nous l'écrivait lui-même naguère — bonne envie de vivre d'une autre façon? Quoiqu'il en soit, c'est là une grâce de Dieu dont nous avons tous lieu de nous féliciter. Cette noce extraordinaire, qu'on ne sait plus comment dénommer, parce qu'elle réunit en une gerbe tout spécialement fournie tous les feux de l'argent, de l'or et des diamants—comme toutes nos noces de prêtres vénérables et de vieux couples toujours verts, comme aussi nos foyers et nos écoles remplis d'enfants—nous console de bien des choses! Nos anciens peuvent partir sans crainte, quand Dieu le voudra! Nous avons, nous aussi, répétons-le, peuple et clergé, bonne envie de vivre!

\* \* \*

On a fait de belles fêtes, des fêtes bien sacerdotales surtout, au centenaire de Saint-Boniface. Mgr Béliveau, qui porte là, si vaillamment, la houlette et le fardeau des Provencher, des Taché et des Langevin, a voulu parler lui-même à ces excep-

tionnelles noces d'un prêtre centenaire. Il s'est inspiré de l'Écriture Sainte et du beau livre *Le Vieillard*, de Mgr Baunard, qui en est par endroits, un riche commentaire. Le cadre dont nous disposons ici ne nous permet pas de reproduire en entier le texte de ce très simple et si beau discours de Mgr l'archevêque de Saint-Boniface. Nous en voulons pourtant citer quelques extraits.

D'après le livre du Lévitique, il convient, a dit Monseigneur, d'honorer la personne du vieillard. Or c'est pour vénérer une tête blanchie par les années et rendue doublement vénérable parce qu'elle porte la couronne du sacerdoce depuis soixante-dix-huit ans que nous sommes réunis. Et le prélat, après avoir exprimé sa joie de voir célébrer dans sa cathédrale cette fête unique, qui sera, espère-t-il, une bénédiction pour son diocèse, et après avoir aussi cité un beau passage de Mgr Baunard sur la "solitude" du vieillard, qui survit à tant de gens et à tant de choses, a raconté la vie du Père Dandurand que tous nos lecteurs connaissent. Nous ne résistons pas au plaisir de reproduire la dernière partie de ce discours de Mgr Béliveau, où Sa Grandeur donne un portrait si délicat du bon vieillard qu'a su être le Père Dandurand :

Le bon Dieu aide celui qui donne le sourire aux lèvres ! Le Père Dandurand a su mettre ce fini à son oblation. Et pendant toutes les années de son séjour parmi nous il resta un modèle de bonté descendante et de régularité religieuse. Levé à cinq heures tous les matins, il était rendu à la chapelle intérieure dès cinq heures et un quart pour l'oraison. Cette régularité, il la porta dans tous les actes de sa vie et nul doute qu'elle l'aida puissamment à garder cette jeunesse de corps et d'âme qui le firent toujours vingt ans au moins plus jeune que son âge. Quelques petits caprices sont rarement séparables du vieil âge, et j'ajouterai qu'à cet âge ils doivent être respectés, non brusqués. Quand le Père nous quitta il y a à peine trois ans, nous étions encore à lui trouver cette faiblesse quasi inséparable du vieil âge. Le Père n'eut pas de caprices. Il n'aimait pas à paraître vieux, et il évita soigneusement, par vertu plus que

par toute autre considération, d'en montrer le moindre signe. Pendant tout le temps que nous l'avons connu il a agi en tout comme un homme convaincu que nous sommes ici-bas pour être bons et saints et rendre les autres heureux autour de nous.

Pour conclure, Mgr l'archevêque de Saint-Boniface a voulu citer encore une page de Mgr Baunard, dont il a fait comme l'application au vénérable vieillard qu'a la joie de posséder son clergé. Qu'on nous permette encore cette citation :

Le monde païen a vu passer le vieillard. Il descendait une colline son bâton à la main. Sa tête blanchie branlait au vent du soir. Le regardant cheminer ainsi, courbé vers la terre, l'antiquité s'est inclinée, compatissante, respectueuse. Le miséreux est chose sacrée. C'était à la terre qu'il s'en retournait. Et ce salut était un adieu sans retour. — Le monde chrétien a vu passer le vieillard nouveau. Il montait d'un pas tranquille vers un sommet invisible, mais proche. C'était le dernier stade de sa longue carrière. Sa tête dénuée se relevait et déjà saluait le faite désiré. Il y touchait. Les nuages roulaient sous ses pieds. Une lumière descendue d'en haut teignait son front. Le ciel s'ouvrait. De ce côté plein de sourire, des voix aimées l'appelaient vers elles : " Viens avec nous. " Et du côté de la terre d'autres voix lui disaient : " Au revoir. "

N'est-ce pas, a continué Mgr Béliveau, en s'adressant au jubilaire, la vision céleste qui s'offre aux yeux de votre foi en ce jour mémorable de votre centenaire ?

N'entendez-vous pas la voix de vos premiers compagnons de vie religieuse, maintenant en possession du fruit de leurs travaux, vous dire du haut du ciel : " Viens avec nous. " C'est la voix d'un Honorat, d'un Telmont, d'un Baudrant, d'un Lagier. En leur compagnie vous avez souvent redit ces paroles que le prêtre répète chaque matin au pied de l'autel : *Je monterai à l'autel du Seigneur, de celui qui réjouit ma jeunesse.* Et c'est dans la joie sans fin qu'ils attendent celui qui s'est attardé sur la terre. — A ces voix se mêlent celles d'un Guigues, d'un Tabaret, d'un Taché, d'un Grandin, d'un Lacombe, d'un Leduc, d'un Langevin, pour ne nommer que quelques-uns des plus illustres de vos frères. C'est bien le sourire qu'ils vous envoient, sourire que l'on aperçoit à travers les larmes de la séparation mais qui est la joie à n'en pas douter. — D'un autre côté vos frères d'ici-bas vous redisent les paroles des disciples d'Emmaüs : " Restez avec nous car il fait sombre. " Des nuages flottent à l'ho-

rizon de notre famille religieuse, la vieillesse aimée et respectée est une garantie de bénédiction, restez avec nous ! Quel que soit le concert de voix auquel le divin maître accède, il trouvera dans votre coeur la disposition que le grand apôtre nous montre lorsqu'il s'écrie : " Jésus-Christ est ma vie et je sais que la mort me sera un gain." La dernière étape du chrétien s'achève au chant de l'*Alléluia*. C'est au chant du *Te Deum* que nous voulons terminer cette cérémonie religieuse de votre centenaire, et encore, il ne sera que le prélude de l'*Alléluia* du ciel que je vous souhaite de tout mon coeur.

### L'AIDE A NOS SOLDATS

**C'**EST un gros problème moral, tout le monde l'aperçoit, que celui qui consiste à aider prudemment et utilement les soldats qui nous reviennent du front. Nous avons déjà publié la lettre du Père Sigouin, des Jésuites, à l'adresse de Mgr l'archevêque (*Semaine* du 3 mars). On se rappelle que Monseigneur, en recevant le clergé au moment de son départ pour Rome (le samedi 22 février), avait recommandé à tous ses curés de seconder autant qu'ils le pourront l'oeuvre des aumôniers militaires. C'est en nous conformant à ses désirs et à sa direction que nous avons reproduit la lettre du Père Sigouin. Récemment, le dévoué Père s'est adressé aux curés eux-mêmes. Sa lettre que nos confrères ont entre les mains se passe de commentaires. Elle est par elle-même très explicite.

Sans doute, une organisation de cette nature demande beaucoup de prudence. Mais il ne faut rien exagérer et, sous prétexte de sagesse, il ne conviendrait pas de se croiser les bras. Chaque curé, nous semble-t-il, est bien placé pour voir ce qu'il peut faire utilement, dans sa paroisse, et tous seront vite convaincus, nous n'en doutons pas, qu'ils doivent faire quelque chose.

Le but que se propose le comité de l'aide aux soldats c'est de ramener nos soldats aux vieilles habitudes de chez nous et

de leur faire utiliser, au profit de la religion et de la patrie, les énergies qu'ils ont acquises pendant la guerre. Et voici, d'après un communiqué qui nous arrive, et que nous nous empressons de porter à la connaissance de tous nos lecteurs, les moyens que l'on suggère pour venir en aide, ainsi que sus-dit, à nos soldats de retour du front :

1o Les entourer d'amis sincèrement catholiques ;

2o Leur fournir des lectures profondément canadiennes ;

3o Les recréer par des séances, chansons, disques de gramophone, fêtes de famille, veillées intimes, invitations, visites... etc... pourvu que partout domine la pensée catholique et canadienne ;

4o Leur trouver une occupation conforme à leurs aptitudes ; d'abord, bien étudier ces aptitudes afin de ne pas exposer le soldat et son employeur à des déceptions ; ne recommander qu'après parfaite connaissance de cause ;

5o Songer que nos soldats nous reviennent dépaysés, souvent découragés, toujours fatigués ; plusieurs ont laissé là-bas peut-être quelque lambeau de leur cœur, etc. ; or, c'est par des marques de sympathie et d'encouragement, par un bon mot, un bon conseil, qu'on les remettra complètement dans la vraie vie canadienne ;

6o Ne pas oublier que le soldat qui commet des fautes, fût-ce très souvent, doit être aussi et surtout l'objet de notre sollicitude ; l'honneur de nos familles, le bonheur de ce soldat, et enfin le zèle qu'un catholique doit avoir pour les siens exigent que nous regagnions ce compatriote qui nous revient pour revivre la vie de chez nous ;

7o Se procurer aussitôt que possible le nom, l'adresse du soldat de retour d'Europe et se mettre en relation avec lui.

Il nous paraît bien évident que l'une ou l'autre de ces suggestions et même, toutes, suivant l'occurrence, peuvent, étant mises à exécution, rendre de précieux services. Nos Saint-Vincent-de-Paul, nos Cercles de l'A.-C.-J.-C., nos associations pieuses elles-mêmes pourraient sans aucun doute utilement s'occuper de cette oeuvre particulièrement intéressante.

Notre appel ne veut être qu'un écho, mais il veut l'être en toute sincérité et en toute sympathie.

LA RÉDACTION.

## ITINERAIRE DE LA VISITE PASTORALE POUR 1919

La visite pastorale aura lieu, comme d'ordinaire, au cours des mois de mai et de juin. C'est Mgr Georges Gauthier, évêque-auxiliaire de Montréal et administrateur du diocèse en l'absence de Mgr l'archevêque, qui fera cette visite. Voici, avec les dates, les noms des paroisses qui seront visitées :

- Mai 1919, le dimanche, 18, Sault-au-Récollet;**  
 — le dimanche, 18, Saint-Léonard-de-Port-Maurice ;  
 — le lundi, 19, Rivière-des-Prairies ;  
 — le mardi, 20, Pointe-aux-Trembles ;  
 — le dimanche, 25, L'Assomption ;  
 — le dimanche, 25, Saint-Gérard-Magella ;  
 — le lundi, 26, Saint-Sulpice ;  
 — le mardi, 27, Repentigny ;
- Juin 1919, le dimanche, 1, Sainte-Thérèse ;**  
 — le dimanche, 1, Saint-Janvier ;  
 — le lundi, 2, Sainte-Anne-des-Plaines ;  
 — le mardi, 3, Sainte-Sophie ;  
 — le dimanche, 8, Terrebonne ;  
 — le dimanche, 8, Lachenaie ;  
 — le lundi, 9, Charlemagne ;  
 — le mardi, 10, Saint-Paul-l'Ermitte ;  
 — le lundi, 16, Mont-Rolland ;  
 — le lundi, 16, Saint-Sauveur ;  
 — le mardi, 17, Sainte-Adèle ;  
 — le mercredi, 18, Sainte-Lucie ;  
 — le jeudi, 19, Sainte-Marguerite ;  
 — le vendredi, 20, Saint-Hippolyte.

P. S.—Mgr l'archevêque visitera à l'automne les paroisses de Saint-Jérôme, de Longueuil et de Varennes.